

À QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES

COMÉDIE

Alfred MUSSET (1810-1857) ()

1833

Représentée pour la première fois à la Comédie Française le 29
novembre 1880.

Texte établi par Paul FIEVRE avril 2023.

Publié par Ernest et Paul Fièvre pour Théâtre-Classique.fr, Avril 2023.
Pour une utilisation personnelle ou pédagogique uniquement. Contactez
l'auteur pour une utilisation commerciale des oeuvres sous droits.

**À QUOI RÊVENT LES
JEUNES FILLES**

COMÉDIE

D'ALFRED DE MUSSET

**PARIS LIBRAIRIE d'EUGÈNE RENDUEL, rue des
Grands-Augustins, n°22/.**

EVERAT, IMPRIMEUR rue du Cadran, n°16.

1833.

PERSONNAGES.

LE DUC LAËRTE.

LE COMTE IRUS, son neveu.

SILVIO.

NINON, jumelle, fille du duc Laërte.

NINETTE, jumelle, fille du duc Laërte.

FLORA, servante.

SPADILLE, domestique.

QUINOLA, domestique.

La scène est où l'on voudra..

*Nota : Texte issu de "Un Spectacle dans un fauteuil",
Paris : Librairie d'Eugène Renduel, 1833.- pp. 129-203*

ACTE PREMIER

Une chambre à coucher.

SCÈNE I. Ninon, Ninette.

NINETTE.

Onze heures vont sonner. - Bonsoir, ma chère soeur.
Je m'en vais me coucher.

Bonsoir. Tu n'as pas peur
De traverser le parc pour aller à ta chambre ?
Il est si tard ! - Veux-tu que j'appelle Flora ?

NINETTE.

5 Pas du tout. - Mais vois donc quel beau ciel de septembre !
D'ailleurs, j'ai Bacchanal qui m'accompagnera.
Bacchanal ! Bacchanal !

Elle sort en appelant son chien.

NINON, s'agenouillant à son prie-Dieu.

O Christe ! Dum fixus cruci
Expandis orbi brachia,
10 Amare da crucem, tuo
Da nos in amplexu mori.

Elle se déshabille.

**NINETTE, rentrant épouvantée, et se jetant dans un
fauteuil.**

Ma chère, je suis morte.

NINON.

Qu'as-tu ? Qu'arrive-t-il ?

NINETTE.

Je ne peux plus parler.

NINON.

Pourquoi ? Mon Dieu ! Je tremble en te voyant trembler.

NINETTE.

15 Je n'étais pas, ma chère, à trois pas de ta porte ;
Un homme vient à moi, m'enlève dans ses bras,
M'embrasse tant qu'il peut, me repose par terre,
Et se sauve en courant.

NINON.

Ah ! Mon Dieu ! Comment faire ?
C'est peut-être un voleur.

NINETTE.

20 Oh ! Non, je ne crois pas.
Il avait sur l'épaule une chaîne superbe,
Un manteau d'Espagnol, doublé de velours noir,
Et de grands éperons qui reluisaient dans l'herbe.

NINON.

25 C'est pourtant une chose étrange à concevoir,
Qu'un homme comme il faut tente une horreur semblable.
Un homme en manteau noir, c'est peut-être le diable.
Oui, ma chère. Qui sait ? Peut-être un revenant.

NINETTE.

Je ne crois pas, ma chère : il avait des moustaches.

NINON.

J'y pense, dis-moi donc, si c'était un amant !

NINETTE.

S'il allait revenir ! - Il faut que tu me caches.

NINON.

30 C'est peut-être papa qui veut te faire peur.
Dans tous les cas, Ninette, il faut qu'on te ramène.
Holà ! Flora, Flora ! Reconduisez ma soeur.

Flora paraît sur la porte.

Adieu, va, ferme bien ta porte.

NINETTE.

Et toi la tienne.

Elles s'embrassent. Ninette sort avec Flora.

NINON, seule, mettant son verrou.

35 Des éperons d'argent, un manteau de velours !
Une chaîne ! Un baiser ! - C'est extraordinaire.

Elle se décoiffe.

Je suis mal en bandeaux ; mes cheveux sont trop courts.
Bah ! J'avais deviné ! - C'est sans doute mon père.
Ninette est si poltronne ! - Il l'aura vu passer.
C'est tout simple, sa fille, il peut bien l'embrasser.
40 Mes bracelets vont bien.

Elle les détache.

Ah ! Demain, quand j'y pense,
Ce jeune homme étranger qui va venir dîner !
C'est un mari, je crois, que l'on veut nous donner.
Quelle drôle de chose ! Ah ! J'en ai peur d'avance.
Quelle robe mettrai-je ?

Elle se couche.

Une robe d'été ?
45 Non, d'hiver : cela donne un air plus convenable.
Non, d'été : c'est plus jeune et c'est moins apprêté.
On le mettra sans doute entre nous deux à table.
Ma soeur lui plaira mieux. - Bah ! Nous verrons toujours.
- Des éperons d'argent ! - Un manteau de velours !
50 Mon Dieu ! Comme il fait chaud pour une nuit d'automne.
Il faut dormir, pourtant. - N'entends-je pas du bruit ?
C'est Flora qui revient ; - non, non, ce n'est personne.
Tra-la, tra-deri-da. - Qu'on est bien dans son lit !
Ma tante était bien laide avec ses vieux panaches
55 Hier soir à souper. - Comme mon bras est blanc !
Tra-deri-da. - Mes yeux se ferment. - Des moustaches...
Il la prend, il l'embrasse et se sauve en courant.

*Elle s'assoupit. - On entend par la fenêtre le bruit d'une guitare et
une voix.*

LA VOIX.

- Ninon, Ninon, que fais-tu de la vie ?
L'heure s'enfuit, le jour succède au jour.
60 Rose ce soir, demain flétrie.
Comment vis-tu, toi qui n'as pas d'amour ?

NINON, s'éveillant.

Est-ce un rêve ? J'ai cru qu'on chantait dans la cour ?

LA VOIX, au dehors.

Regarde-toi, la jeune fille.
Ton coeur bat et ton oeil pétille.
65 Aujourd'hui le printemps, Ninon, demain l'hiver.
Quoi ! Tu n'as pas d'étoile, et tu vas sur la mer !
Au combat sans musique, en voyage sans livre !

70 Quoi ! Tu n'as pas d'amour, et tu parles de vivre !
 Moi, pour un peu d'amour je donnerais mes jours ;
 Et je les donnerais pour rien sans les amours.

NINON.

 Je ne me trompe pas ; - singulière romance !
 Comment ce chanteur-là peut-il savoir mon nom ?
 Peut-être sa beauté s'appelle aussi Ninon.

LA VOIX.

75 Qu'importe que le jour finisse et recommence,
 Quand d'une autre existence
 Le coeur est animé ?
 Ouvrez-vous, jeunes fleurs. Si la mort vous enlève,
 La vie est un sommeil, l'amour en est le rêve,
 Et vous aurez vécu, si vous avez aimé.

NINON, soulevant sa jalousie.

80 Ses éperons d'argent brillent dans la rosée ;
 Une chaîne à glands d'or retient son manteau noir.
 Il relève en marchant sa moustache frisée. -
 Quel est ce personnage et comment le savoir ?

SCÈNE II.

Irus, à sa toilette ; Spadille, Quinola.

IRUS.

85 Lequel de vous, marauds, m'a posé ma perruque ?
 Outre que les rubans me font mal à la nuque,
 Je suis couvert de poudre, et j'en ai plein les yeux.

QUINOLA.

 Ce n'est pas moi.

SPADILLE.

 Ni moi.

QUINOLA.

 Moi, je tenais la queue.

SPADILLE.

 Moi, Monsieur, je peignais.

IRUS.

 Vous mentez tous les deux.
90 Allons, mon habit rose et ma culotte bleue,
 Hum ! Hum ! Diable de poudre ! - Hatsch ! Je suis aveuglé.

Il éternue.

QUINOLA, ouvrant une armoire.

Monsieur, vous ne sauriez mettre cette culotte.
La lampe était auprès ; - toute l'huile a coulé.

SPADILLE, ouvrant une autre armoire.

Monsieur, votre habit rose est tout rempli de crotte ;
Quand je l'ai déployé le chat était dessus.

IRUS.

95 Ciel ! De cette façon voir tous mes plans déçus !
Écoutez, mes amis ; - il me vient une idée :
Quelle heure est-il ?

SPADILLE.

Monsieur, l'horloge est arrêtée.

IRUS.

A-t-on sonné déjà deux coups pour le dîné ?

QUINOLA.

Non, l'on n'a pas sonné.

SPADILLE.

Si, si, l'on a sonné.

IRUS.

100 Je tremble à chaque instant que le nouveau convive
Qui doit venir dîner ne paraisse et n'arrive.

SPADILLE.

Il faut vous mettre en vert.

QUINOLA.

Il faut vous mettre en gris.

IRUS.

Dans quel mois sommes-nous ?

SPADILLE.

Nous sommes en novembre.

QUINOLA.

En août ! En août !

IRUS.

Mettez ces deux habits.
105 Vous vous promènerez ensuite par la chambre,
Pour que je voie un peu l'effet que je ferai.

Les valets obéissent.

SPADILLE.

Moi, j'ai l'air d'un marquis.

QUINOLA.

Moi, j'ai l'air d'un ministre.

IRUS, les regardant.

Spadille a l'air d'une oie, et Quinola d'un cuistre.
110 Je ne sais pas à quoi je me déciderai.

LAËRTE, entrant.

Et vous, vous avez l'air, mon neveu, d'une bête.
N'êtes-vous pas honteux de vous poudrer la tête,
Et de perdre, à courir dans votre cabinet,
Plus de temps qu'il n'en faut pour écrire un sonnet ?
115 Allons, venez dîner ; - votre assiette s'ennuie.

IRUS.

Vous ne voudriez pas, au prix de votre vie,
Me traîner au salon, sans rouge et demi-nu ?
Quel habit faut-il mettre ?

LAËRTE.

Eh ! Le premier venu.
Allons, écoutez-moi. Vous trouverez à table
120 Le nouvel arrivé ; - c'est un jeune homme aimable,
Qui vient pour épouser un de mes chers enfants.
Jetez, au nom de Dieu, vos regards triomphants
Sur un autre que lui ; ne cherchez pas à plaire,
Et n'avalez pas tout comme à votre ordinaire.
125 Il est simple et timide, et de bonne façon ;
Enfin c'est ce qu'on nomme un honnête garçon.
Tâchez, si vous trouvez ses manières communes,
De ne point décocher, en prenant du tabac,
Votre charmant sourire et vos mots d'almanach.
130 Tariessez, s'il se peut, sur vos bonnes fortunes.
Ne vous inondez pas de vos flacons damnés ;
Qu'on puisse vous parler sans se boucher le nez.
Vos gants blancs sont de trop ; on dîne les mains nues.

IRUS.

Je suis presque tenté, pour cadrer à vos vues,
135 D'ôter mon habit vert, et de me mettre en noir.

LAËRTE.

Non, de par tous les saints, non, je vous remercie.
La peste soit de vous ! - Qui diantre se soucie,
Si votre habit est vert, de s'en apercevoir ?

IRUS.

Puis-je savoir, du moins, le nom de ce jeune homme ?

LAËRTE.

140 Qu'est-ce que ça vous fait ? C'est Silvio qu'il se nomme.

IRUS.

Silvio ! Ce n'est pas mal. - Silvio ! - Le nom est bien ;
Irus, - Irus, - Silvio ; - mais j'aime mieux le mien.

LAËRTE.

Son père est mon ami, - celui de votre mère.
Nous avons le projet, depuis plus de vingt ans,
145 De mourir en famille, et d'unir nos enfants.
Plût au ciel, pour tous deux, que son fils eût un frère !

IRUS.

Vrai Dieu ! Monsieur le Duc, qu'entendez-vous par là ?
Ne dois-je pas aussi devenir votre gendre ?

LAËRTE.

C'est bon, je le sais bien ; vous pouvez vous attendre
150 À trouver votre tour ; - mais Silvio choisira.

Exeunt.

SCÈNE III.

Ninon, Ninette, dans deux bosquets séparés.

Le jardin du duc.

NINON.

Cette voix retentit encore à mon oreille.

NINETTE.

Ce baiser singulier me fait encor frémir.

NINON.

Nous verrons cette nuit ; il faudra que je veille.

NINETTE.

Cette nuit, cette nuit, je ne veux pas dormir.

NINON.

155 Toi dont la voix est douce, et douce la parole,
Chanteur mystérieux, reviendras-tu me voir ?
Ou, comme en soupirant l'hirondelle s'envole,
Mon bonheur fuira-t-il, n'ayant duré qu'un soir ?

NINETTE.

160 Audacieux fantôme à la forme voilée,
Les ombrages ce soir seront-ils sans danger ?
Te reverrai-je encor dans cette sombre allée,
Ou disparaîtras-tu comme un chamois léger ?

NINON.

165 L'eau, la terre et les vents, tout s'emplit d'harmonies.
Un jeune rossignol chante au fond de mon coeur.
J'entends sous les roseaux murmurer des génies...
Ai-je de nouveaux sens inconnus à ma soeur ?

NINETTE.

170 Pourquoi ne puis-je voir sans plaisir et sans peine
Les baisers du zéphyr trembler sur la fontaine,
Et l'ombre des tilleuls passer sur mes bras nus ?
Ma soeur est une enfant, - et je ne le suis plus.

NINON.

Ô fleurs des nuits d'été, magnifique nature !
Ô plantes ! Ô rameaux, l'un dans l'autre enlacés !

NINETTE.

Ô feuilles des palmiers, reines de la verdure,
Qui versez vos amours dans les vents embrasés !

SILVIO, entrant.

175 Mon coeur hésite encor ; - toutes les deux si belles !
Si conformes en tout, si saintement jumelles !
Deux corps si transparents attachés par le coeur !
On dirait que l'aînée est l'étui de sa soeur.
Pâles toutes les deux, toutes les deux craintives,
180 Frêles comme un roseau, blondes comme les blés ;
Prêtes à tressaillir, comme deux sensibles,
Au toucher de la main. - Tous mes sens sont troublés.
Je n'ai pu leur parler, - j'agissais dans la fièvre ;
Mon âme à chaque mot arrivait sur ma lèvre.
185 Mais elles, quel bon goût ! Quelle simplicité !
Hélas ! Je sors d'hier de l'université.

Entrent Laerte, et Irus un cigare à la bouche.

LAËRTE.

Eh bien ! Notre convive, où ces dames sont-elles ?

IRUS.

Quoi ! Vous sortez de table, et vous ne fumez pas ?

SILVIO, embrassant Laerte.

Ô mon père ! Ô mon duc ! Je ne puis faire un pas.

190 Tout mon être est brisé.

Ninon et Ninette paraissent.

IRUS.

Voilà ces demoiselles.
Ninon, ma barbe est fraîche, et je vais t'embrasser.

Ninon se sauve. - Irus court après elle.

LAËRTE.

Ne sauriez-vous Irus, dîner sans vous griser ?

Ils sortent en se promenant.

SCÈNE IV.

Ninette, restée seule ; Flora.

NINETTE.

Où cours-tu donc, Flora ? Mon Dieu ! La belle chaîne !
Voyez donc ! - Les beaux glands ! Qui t'a donné cela ?

NINON, accourant.

195 Voyons ! Laisse-moi voir. - Ah ! Je suis hors d'haleine.
Quel sot que cet Irus ! - Tu l'as trouvé, Flora ?
Le beau collier, ma foi ! Vraiment, comme elle est fière !

FLORA, à Ninon.

Je voudrais vous parler.

Elle l'entraîne dans un coin.

NINETTE.

Quoi donc ? c'est un mystère ?

FLORA, à Ninon.

Rentrez dans votre chambre, et lisez ce billet.

NINON.

200 Un billet ? d'où vient-il ?

FLORA.

Mettez-le, s'il vous plaît,
Dans ce petit coin-là, sur votre cœur, ma belle.

Elle le lui met dans son sein.

NINON.

Tu sais donc ce que c'est ?

FLORA.

Moi, non, je n'en sais rien.

Ninon sort en courant.

NINETTE.

Qu'as-tu dit à ma soeur, et pourquoi s'en va-t-elle ?

FLORA, tirant un autre billet.

Tenez, lisez ceci.

NINETTE.

Pourquoi ? Je le veux bien.

205 Mais qu'est-ce que c'est donc ?

FLORA.

Lisez toujours, ma chère.

Mais prenez garde à vous. - J'aperçois votre père ;
Allez vous enfermer dans votre appartement.

NINETTE.

Pourquoi ?

FLORA.

Vous lirez mieux, et plus commodément.

Elles sortent. Entrent Laërte et Silvio.

SILVIO.

Je crois que notre abord met ces dames en fuite.

210 Ah ! Monseigneur, j'ai peur de leur avoir déplu.

LAËRTE.

Bon, bon, laissez-les fuir ; vous leur plairez bien vite.
Dites-moi, mon ami, dans votre temps perdu,
N'avez-vous jamais fait la cour à quelques belles ?
Quel moyen preniez-vous pour dompter les cruelles ?

SILVIO.

215 Père, ne raillez pas, je me défendrais mal.
Bien que je sois sorti d'un sang méridional,
Jamais les imbroglis, ni les galanteries,
Ni l'art mystérieux des douces flatteries,
Ce bel art d'être aimé, ne m'ont appartenu.

220 Je vivrai sous le ciel comme j'y suis venu.
Un serrement de main, un regard de clémence,

Une larme, un soupir, voilà pour moi l'amour ;
Et j'aimerai dix ans comme le premier jour.
J'ai de la passion, et n'ai point d'éloquence.
225 Mes rivaux, sous mes yeux, sauront plaire et charmer.
Je resterai muet ; - moi, je ne sais qu'aimer.

LAËRTE.

Les femmes cependant demandent autre chose.
Bien plus, sans les aimer, du moment que l'on ose,
On leur plaît. La faiblesse est si chère à leur coeur
230 Qu'il leur faut un combat pour avoir un vainqueur.
Croyez-moi, j'ai connu ces êtres variables.
Il n'existe, dit-on, ni deux feuilles semblables,
Ni deux coeurs faits de même, et moi, je vous promets
Qu'en en séduisant une on séduit tout un monde.
235 L'une aura les pieds plats, l'autre la jambe ronde,
Mais la communauté ne changera jamais.
Avez-vous jamais vu les courses d'Angleterre ?
On prend quatre coureurs, - quatre chevaux sellés ;
On leur montre un clocher, puis on leur dit : Allez !
240 Il s'agit d'arriver, n'importe la manière.
L'un choisit un ravin, - l'autre un chemin battu.
Celui-ci gagnera, s'il ne rencontre un fleuve ;
Celui-là fera mieux, s'il n'a le cou rompu.
Tel est l'amour, Silvio ; - l'amour est une épreuve ;
245 Il faut aller au but, - la femme est le clocher.
Prenez garde au torrent, prenez garde au rocher ;
Faites ce qui vous plaît, le but est immobile.
Mais croyez que c'est prendre une peine inutile
Que de rester en place et de crier bien fort :
250 Clocher ! Clocher ! Je t'aime, arrive ou je suis mort.

SILVIO.

Je sens la vérité de votre parabole,
Mais si je ne puis rien trouver même en parole,
Que pourrai-je valoir, seigneur, en action ?
Tout le réel pour moi n'est qu'une fiction ;
255 Je suis dans un salon comme une mandoline
Oubliée en passant sur le bord d'un coussin.
Elle renferme en elle une langue divine,
Mais si son maître dort, tout reste dans son sein.

LAËRTE.

Écoutez donc alors ce qu'il vous faudra faire.
260 Recevoir un mari de la main de son père,
Pour une jeune fille est un pauvre régal.
C'est un serpent doré qu'un anneau conjugal.
C'est dans les nuits d'été, sur une mince échelle,
Une épée à la main, un manteau sur les yeux,
265 Qu'une enfant de quinze ans rêve ses amoureux.
Avant de se montrer, il faut leur apparaître.
Le père ouvre la porte au matériel époux,
Mais toujours l'idéal entre par la fenêtre.
Voilà, mon cher Silvio, ce que j'attends de vous,
270 Connaissez-vous l'escrime ?

SILVIO.

Oui, je tire l'épée.

LAËRTE.

Et pour le pistolet, vous tuez la poupée,
N'est-ce pas ? C'est très bien ; vous tuerez mes valets.
Mes filles tout à l'heure ont reçu deux billets ;
Ne cherchez pas, c'est moi qui les ai fait remettre.
275 Ah ! Si vous compreniez ce que c'est qu'une lettre !
Une lettre d'amour lorsque l'on a quinze ans !
Quelle charmante place elle occupe longtemps !
D'abord auprès du coeur, ensuite à la ceinture.
La poche vient après, le tiroir vient enfin.
280 Mais comme on la promène, en traîneaux, en voiture !
Comme on la mène au bal ! Que de fois en chemin,
Dans le fond de la poche on la presse, on la serre !
Et comme on rit tout bas du bonhomme de père
Qui ne voit jamais rien, de temps immémorial !
285 Quel travail il se fait dans ces petites têtes !
Voulez-vous, mon ami, savoir ce que vous êtes,
Vous, à l'heure qu'il est ? - Vous êtes l'idéal,
Le prince Galaor, le berger d'Arcadie ;
Vous êtes un Lara ; - j'ai signé votre nom.
290 Le vieux duc vous prenait pour son gendre, - mais non,
Non ! Vous tombez du ciel comme une tragédie ;
Vous rossez mes valets ; vous forcez mes verrous ;
Vous caressez le chien ; vous séduisez la fille ;
Vous faites le malheur de toute la famille.
295 Voilà ce que l'on veut trouver dans un époux.

SILVIO.

Quelle mélancolique et déchirante idée !
Elle est juste pourtant ; - qu'elle me fait de mal !

LAËRTE.

Ah ! Jeune homme, avez-vous aussi votre idéal ?

SILVIO.

Pourquoi pas comme tous ? Leur étoile est guidée
300 Vers un astre inconnu qu'ils ont toujours rêvé ;
Et la plupart de nous meurt sans l'avoir trouvé.

LAËRTE.

Attachez-vous du prix à des enfantillages ?
Cela n'empêche pas les femmes d'être sages,
Bonnes, franches de coeur ; c'est un goût seulement ;
305 Cela leur va, leur plaît, - tout cela, c'est charmant.
Écoutez-moi, Silvio : - ce soir, à la veillée,
Vous vous cuirasserez d'un large manteau noir.
Flora dormira bien, c'est moi qui l'ai payée.
Ces dames, pour leur part, descendront en peignoir.
310 Or vous vous doutez bien, par cette double lettre,

Que ce que vous vouliez, c'était un rendez-vous.
Car, excepté cela, que veut un billet doux ?
Vous pénétrerez donc par la chère fenêtre.
On vous introduira comme un conspirateur.
315 Que ferez-vous alors, vous, double séducteur ?
Vous entendrez des cris. - C'est alors que le père,
Semblable au commandeur dans le Festin de Pierre,
Dans sa robe de chambre apparaîtra soudain.
Il vous provoquera, sa chandelle à la main.
320 Vous la lui soufflerez du vent de votre épée.
S'il ne reste par terre une tête coupée,
Il y pourra du moins rester un grand seau d'eau,
Que Flora lestement nous versera d'en haut.
Ce sera tout le sang que nous devons répandre.
325 Les valets aussitôt le couvriront de cendre ;
On ne saura jamais où vous serez passé,
Et mes filles crieront. « Ô ciel ! Il est blessé ! »

SILVIO.

Je n'achèverai pas cette plaisanterie.
Calculez, mon cher duc, où cela mènera.
330 Savez-vous, puisqu'il faut enfin qu'on nous marie,
Si je me fais aimer, laquelle m'aimera ?

LAËRTE.

Peut-être toutes deux, n'est-il pas vrai, mon gendre ?
Si je le trouve bon, qu'avez-vous à reprendre ?
Ô mon fils bien-aimé ! Laissons parler les sots.

SILVIO.

335 On a bouleversé la terre avec des mots.

LAËRTE.

Eh ! Que m'importe à moi ! - Je n'ai que vous au monde
Après mes deux enfants. Que me fait un brocard ?
Vous êtes assez mûr sous votre tête blonde
Pour porter du respect à l'honneur d'un vieillard.

SILVIO.

340 Ah ! Je mourrais plutôt. Ce n'est pas ma pensée.

LAËRTE.

Supposons que des deux vous vous fassiez aimer.
Celle qui restera voudra vous pardonner.
Votre image, Silvio, sera bientôt chassée
Par un rêve nouveau, par le premier venu.
345 Croyez-moi, les enfants n'aiment que l'inconnu.
Dès que vous deviendrez le bourgeois respectable
Qui viendra tous les jours s'asseoir à déjeuner,
Qu'on verra se lever, aller et retourner,
Mettre après le café ses coudes sur la table,
350 On ne cherchera plus l'être mystérieux.
On aimera le frère et c'est ce que je veux.
Si mon sot de neveu parle de mariage,
On l'en détestera quatre fois davantage,

C'est encor mon souhait. Mes enfants ont du coeur ;
355 L'une soit votre femme, et l'autre votre soeur.
Je me confie à vous, - à vous, fils de mon frère,
Qui serez le mari d'une de mes enfants,
Qui ne souillerez pas la maison de leur père,
Et qui ne jouerez pas avec ses cheveux blancs.
360 Qui sait ? peut-être un jour ma pauvre délaissée
Trouvera quelque part le mari qu'il lui faut.
Mais l'importante affaire est d'éviter ce sot.

Irus entre.

IRUS.

À souper ! à souper ! Messieurs, l'heure est passée.

LAËRTE.

Vous avez, Dieu me damne, encor changé d'habit.

IRUS.

365 Oui, celui-là va mieux ; l'autre était trop petit.

Exeunt.

ACTE II

Le jardin. - Il est nuit.

SCÈNE I.

**Le duc laërte en robe de chambre ; Silvio,
enveloppé**

LAËRTE.

Lorsque cette lueur, que vous voyez là-bas,
Après avoir erré de fenêtre en fenêtre,
Tournera vers ce coin pour ne plus reparaître,
Il sera temps d'agir. - Elle y marche à grands pas.

SILVIO.

370 Je vous l'ai dit, seigneur, cela ne me plaît pas.

LAËRTE.

Eh bien ! Moi, tout cela m'amuse à la folie.
Je ne fais pas la guerre à la mélancolie.
Après l'oisiveté, c'est le meilleur des maux.
En général d'ailleurs, c'est ma pierre de touche ;
375 Elle ne pousse pas, cette plante farouche,
Sur la majestueuse obésité des sots.
Mais la gaîté, Silvio, sied mieux à la vieillesse ;
Nous voulons la beauté pour aimer la tristesse.
Il faut bien mettre un peu de rouge à soixante ans ;
380 C'est le métier des vieux de dérider le temps.
On fait de la vieillesse une chose honteuse ;
C'est tout simple : ici-bas, chez les trois quarts des gens,
Quand elle n'est pas prude, elle est entremetteuse.
Cassandre est la terreur des vieillards indulgents.
385 Croyez-vous cependant, mon cher, que la nature
Laisse ainsi par oubli vivre sa créature ?
Qu'elle nous ait donné trente ans pour exister,
Et le reste pour geindre ou bien pour tricoter ?
Figurez-vous, Silvio, que j'ai, la nuit dernière,
390 Chanté fort joliment pendant une heure entière.
C'était pour intriguer mes filles ; mais, ma foi,
Je crois, en vérité, que j'ai chanté pour moi.

SILVIO.

Aussi, dans tout cela, cher duc, c'est vous que j'aime.
Il faudra pourtant bien redevenir moi-même.
395 Songez donc, mon ami, qu'il ne restera rien
Du héros de roman.

LAËRTE.

Mon Dieu ! Je le sais bien.
Un roman dans un lit, on n'en saurait que faire.
On réalise là tous ceux qu'on a rêvés.
Après la bagatelle il faut le nécessaire ;
400 Et j'espère pour vous, mon cher, que vous l'avez.
Très ordinairement, dans ces sortes de choses,
Ceux qui parlent beaucoup savent prouver très peu.
C'est ce qui montre en tout la sagesse de Dieu.
Tous ces galants musqués, fleuris comme des roses,
405 Qu'on voit soir et matin courir les rendez-vous,
S'assouplir comme un gant autour des jeunes filles,
Escalader les murs, et danser sur les grilles,
Savent au bout du doigt ce qui vous manque, à vous.
Vous avez dans le coeur, Silvio, ce qui leur manque.
410 Je me moque d'avoir pour gendre un saltimbanque,
Capable de passer par le trou d'une clef.
Si vous étiez comme eux, j'en serais désolé.
Mais la méthode existe ; - il faut songer à plaire.
Une fois marié, parbleu ! C'est votre affaire.
415 Permettez-moi, de grâce, une autre question.
Avez-vous jusqu'ici vécu sans passion ?
En un mot... franchement, mon cher, êtes-vous vierge ?

SILVIO.

Vierge du coeur à l'âme, et de la tête aux pieds.

LAËRTE.

Bon ! Je ne hais rien tant que les jeunes roués.
420 Le coeur d'un libertin est fait comme une auberge ;
On y trouve à toute heure un grand feu bien nourri,
Un bon gîte, un bon lit, - et la clef sur la porte.
Mais on entre aujourd'hui : demain il faut qu'on sorte.
Ce n'est pas ce bois-là, dont on fait un mari.
425 Que tout vous soit nouveau, quand la femme est nouvelle.
Ce n'est jamais un bien que l'on soit plus vieux qu'elle,
Ni du corps ni du coeur. - Tâchez de deviner.
Quel bonheur, en amour, de pouvoir s'étonner !
Elle aura ses secrets, et vous aurez les vôtres.
430 Restez longtemps enfants : vous vous en ferez d'autres.
Ce secret-là surtout est si vite oublié !

SILVIO.

Si ma femme pourtant croit trouver un roué,
Quel misérable effet fera mon ignorance !
N'appréhendez-vous rien de ces étonnements ?

LAËRTE.

435 Ceci pourrait sonner comme une impertinence.
Mes filles n'ont, Monsieur, que de très bons romans.
Ah ! Silvio, je vous livre une fleur précieuse.
Effeuiliez lentement cette ignorance heureuse.
Si vous saviez quel tort se font bien des maris,
440 En se livrant, dans l'ombre, à des secrets infâmes,
Pour le fatal plaisir d'assimiler leurs femmes
Aux femmes sans pudeur dont ils les ont appris !
Ils ne leur laissent plus de neuf que l'adultère.
Si vous étiez ainsi, j'aimerais mieux Irus.
445 Rappelez-vous ces mots, qui sont dans l'Hespérus :
« Respectez votre femme, amassez de la terre
Autour de cette fleur prête à s'épanouir ;
Mais n'en laissez jamais tomber dans son calice. »

SILVIO.

Mon père, embrassez-moi. - Je vois le ciel s'ouvrir.

LAËRTE.

450 Vous êtes, mon enfant, plus blanc qu'une génisse ;
Votre bon petit cœur est plus pur que son lait ;
Vous vous en défiez, et c'est ce qui me plaît.
Croyez-en un vieillard qui vous donne sa fille.
Puisque je vous ai pris pour remplir ma famille,
455 Fiez-vous à mon choix. - Je ne me trompe pas.

SILVIO.

La lumière s'en va de fenêtre en fenêtre.

LAËRTE.

L'heure va donc sonner. - Mon fils, viens dans mes bras.

SILVIO.

Elle se perd dans l'ombre, elle va disparaître.

LAËRTE.

Ton rôle est bien appris ? Tu n'as rien oublié ?

SILVIO.

460 La lumière s'éteint.

LAËRTE.

Bravo ! L'heure est venue.
Suivons tout doucement le mur de l'avenue.
Allons, mon cavalier, sur la pointe du pied.

Exeunt.

SCÈNE II.

Ninon, Ninette, en déshabillé.

Une terrasse.

NINON.

Que fais-tu là si tard, ma petite Ninette ?
Il est temps de dormir. - Tu prendras le serein.

NINETTE.

465 Je regardais la lune en mettant ma cornette.
Que d'étoiles au ciel ! - Il fera beau demain.

NINON.

Tradéri.

NINETTE.

Que dis-tu ?

NINON.

C'est une contredanse.

Tradéri. - Sans amour... Ah ! Ma chère romance !

NINETTE.

Va te coucher, Ninon ; je ne saurais dormir.

NINON.

470 Ma foi, ni moi non plus.

À part.

Il n'aurait qu'à venir.

NINETTE, chantant.

Léonore avait un amant
Qui lui disait : Ma chère enfant...

NINON.

Je crains vraiment pour toi que le froid ne te prenne.

NINETTE.

J'étouffe de chaleur.

À part.

Je tremble qu'il ne vienne.

NINON, continuant la chanson.

475 Qui lui disait : Ma chère enfant...

NINETTE.

Je crois que son dessein est de coucher ici.

NINON.

On monte l'escalier ; mon Dieu ! Si c'était lui !

NINETTE, reprenant.

Léonore avait un amant...

NINON.

480 Elle ne songe pas à me céder la place.
S'il allait arriver !

NINETTE.

Ma chère soeur, de grâce,
Va-t'en te mettre au lit.

NINON.

Pourquoi ? Je suis très bien.
Écoute : - promets-moi que tu n'en diras rien ;
Je vais te confier...

NINETTE.

Il faut que je t'avoue...

NINON.

Jure-moi sur l'honneur...

NINETTE.

Garde-moi le secret.

NINON.

485 Tiens ; ouvre cette lettre.

NINETTE.

Et toi, lis ce billet.

NINON, lisant.

« Si l'amour peut faire excuser la folie, au nom du ciel,
ma belle demoiselle, accordez-moi... »

NINETTE, lisant.

« Si l'amour peut faire excuser la folie, au nom du ciel,
ma chère demoiselle... »

TOUTES DEUX À LA FOIS.

Grand Dieu ! Le même nom !

NINETTE.

Ma chère, l'on nous joue !

NINON.

Quelle horreur !

NINETTE.

J'en mourrai.

NINON.

Faut-il être effronté !

NINETTE.

Flora me paiera cher pour l'avoir apporté !

NINON.

Ce beau collier sans doute était sa récompense.
Hélas !

490

NINETTE.

Hélas !

NINON.

Ma chère, à présent que j'y pense,
C'est lui qui t'a suivie, hier, au parc anglais.

NINETTE.

C'était lui qui chantait.

NINON.

Tu le sais ?

NINETTE.

J'écoutais.

NINON.

Je le trouvais si beau !

NINETTE.

Je l'avais cru si tendre !

NINON.

Nous lui dirons son fait, ma chère, il faut l'attendre.

NINETTE.

495 Je veux bien ; restons là.

NINON.

Comment crois-tu qu'il soit ?

NINETTE.

Brun, avec de grands yeux. Il n'a pas ce qu'il croit ;
Nous allons nous venger de la belle manière.

NINON.

Brun, mais pâle. Je crois que c'est un mousquetaire.
Nous allons joliment lui faire la leçon.

NINETTE.

500 Bien tourné, la main blanche et de bonne façon.
C'est un monstre, ma chère, un être abominable !

NINON.

Les dents belles, l'oeil vif. - Un monstre véritable.
Quant à moi, je voudrais déjà qu'il fût ici.

NINETTE.

Et le parler si doux ! - Je le voudrais aussi.

NINON.

505 Pour lui dire en deux mots...

NINETTE.

Pour lui pouvoir apprendre...

NINON.

Et l'air si langoureux qu'on pourrait s'y méprendre !...

NINETTE.

Ah ! Mon Dieu, quelqu'un vient ; j'ai cru que c'était lui.

NINON.

C'est lui, c'est lui, ma chère.
Silvio entre, le visage couvert de son manteau et l'épée à la
main.

NINETTE, voyant qu'il hésite.

510 Entrez donc par ici !

Irus entre, l'épée à la main, d'un côté ; le duc Laërte de l'autre.

IRUS.

Holà ! Quel est ce bruit !

LAËRTE.

Holà ! Quel est cet homme ?

Laërte et Silvio croisent l'épée.

IRUS, s'interposant.

Monsieur, demandez-lui s'il est bon gentilhomme.

**LAËRTE, donnant dans l'obscurité un coup de plat
d'épée à Irus.**

Non, non, c'est un voleur !

IRUS, tombant.

Aïe ! Aïe ! Il m'a tué.

Flora jette par la fenêtre un seau d'eau sur la tête d'Irus.

Au secours ! On m'inonde. Ah ! Je suis tout mouillé !

Laërte et Silvio se retirent.

NINON.

515 Qu'est devenu Silvio ?

NINETTE.

Je ne vois pas mon père.

Elles cherchent et rencontrent Irus.

TOUTES LES DEUX.

À l'assassin ! Au meurtre ! Un homme est là par terre.

Elles se sauvent.

IRUS, seul, couché.

Oui, oui, n'attendez pas que j'aïlle me lever ;
Si je disais un mot, ils viendraient m'achever.

*Flora entré dans l'obscurité ; elle rencontre Irus, qu'elle prend pour
Silvio.*

FLORA.

Êtes-vous là, seigneur Silvio ?

IRUS, à part.

Laissons-la croire.

520 C'est moi ! Je suis Silvio.

FLORA, reconnaissant Irus.

Vous avez donc reçu
Quelque coup de rapière ? Entrez dans cette armoire,

Elle le pousse dans une fenêtre ouverte.

NINETTE, rencontrant Silvio au fond du balcon.

Entrez dans cette chambre, ou vous êtes perdu.

Elle l'enferme dans sa chambre.

SCÈNE III.

Irus sortant d'une armoire ; Silvio, d'un cabinet.

Une chambre. - Le point du jour.

IRUS.

Je n'entends plus de bruit.

SILVIO.

Je ne vois plus personne.

IRUS.

Par la mort-Dieu ! Monsieur, que faites-vous ici ?

SILVIO.

525 C'est une question qui m'appartient aussi.

IRUS.

Ah ! Tant que vous voudrez, mais la mienne est la bonne.

SILVIO.

Je vous la laisse donc, en n'y répondant pas.

IRUS.

530 Eh bien ! Moi, j'y réponds. - Si j'y suis, c'est ma place.
Ce n'est pas par-dessus le mur de la terrasse
Que j'y suis arrivé, comme un larron d'honneur.
J'y suis venu, cordieu ! Comme un homme de coeur.
Je ne m'en cache pas.

SILVIO.

Vous sortez d'une armoire.

IRUS.

S'il faut vous le prouver pour vous y faire croire,
Je suis votre homme au moins, mon petit hobereau.

SILVIO.

535 Je ne suis pas le vôtre, et vous criez trop haut.

Il veut s'en aller.

IRUS.

Par le sang ! Par la mort ! Mon petit gentilhomme,
Il faut donc vous apprendre à respecter les gens ?
Voilà votre façon de relever les gants !

SILVIO.

540 Écoutez-moi, Monsieur, votre scène m'assomme.
Je ne sais ni pourquoi, ni de quoi vous criez.

IRUS.

C'est qu'il ne fait pas bon me marcher sur les pieds.
Vive-Dieu ! Savez-vous que je n'en crains pas quatre ?
Palsambleu ! Ventrebleu ! Je vous avalerais.

SILVIO.

545 Tenez, mon cher Monsieur, allons plutôt nous battre.
Si vous continuiez, je vous souffletterais.

IRUS.

Mort-Dieu ! Ne croyez pas, au moins, que je balance.

LAËRTE, dans la coulisse.

Ninette ! Holà, Ninon !

IRUS.

C'est le père. - Silence.
Esquivons-nous, Monsieur, nous nous retrouverons.

Il rentre dans son armoire, et Silvio dans le cabinet.

LAËRTE.

Ninon ! Ninon !

NINON, entrant.

550 Mon père, après l'histoire affreuse
Qui s'est passée ici, j'attends tous vos pardons.

Je n'aime plus Silvio. - Je vivrai malheureuse,
Et mon intention est d'épouser Irus.

Elle se jette à genoux.

LAËRTE.

Je suis vraiment ravi que vous ne l'aimiez plus.
Quel roman lisiez-vous, Ninon, cette semaine ?

NINETTE, entrant et se jetant à genoux de l'autre côté.

555 Ô mon père ! ô mon maître ! Après l'horrible scène
Dont cette nuit nos murs ont été les témoins,
À supporter mon sort je mettrai tous mes soins.
Je hais mon séducteur, et je me hais moi-même.
Si vous y consentez, Irus peut m'épouser.

LAËRTE.

560 Je n'ai, mes chers enfants, rien à vous refuser.
Vous m'avez offensé. - Cependant je vous aime,
Et je ne prétends pas m'opposer à vos vœux.
Enfermez-vous chez vous. - Ce soir, à la veillée,
Vous trouverez en bas la famille assemblée.
565 Comme vous ne pouvez l'épouser toutes deux,
Irus fera son choix. Tâchons donc d'être belles ;
Il n'est point ici-bas de douleurs éternelles.
Allez, retirez-vous.

Il sort. Ninon et Ninette le suivent.

SCÈNE IV.

Irus, ouvrant l'armoire ; Silvio.

IRUS.

Vous avez entendu ?

SILVIO.

570 À merveille, Monsieur, et je suis confondu.
Laquelle prendrez-vous ?

IRUS.

Je ne rends point de compte.

SILVIO.

Vous daignerez me dire, au moins, Monsieur le Comte,
Laquelle des deux soeurs il me reste à fléchir.

IRUS.

Je n'en sais rien, Monsieur, laissez-moi réfléchir.

SILVIO.

Ninette vous plaisait davantage, il me semble.

IRUS.

575 Vous l'avez dit. Je crois que je la préférais.

SILVIO.

Fort bien. Maintenant donc allons nous battre ensemble.

IRUS.

Je vous ai dit, Monsieur, que je réfléchirais.

Ils sortent.

SCÈNE V.

Le jardin.

LAËRTE, seul.

Mon Dieu ! Tu m'as béni. - Tu m'as donné deux filles.
Autour de mon trésor je n'ai jamais veillé.
580 Tu me l'avais donné, - je te l'ai confié.
Je ne suis point venu sur les barreaux des grilles
Briser les ailes d'or de leur virginité.
J'ai laissé dans leur sein fleurir ta volonté.
La vigilance humaine est une triste affaire.
585 C'est la tienne, ô mon Dieu ! Qui n'a jamais dormi.
Mes enfants sont à toi ; je leur savais un père,
J'ai voulu seulement leur donner un ami ; -
Tu les as vu grandir, - tu les as faites belles.
De leurs bras enfantins, comme deux soeurs fidèles,
590 Elles ont entouré leur frère à cheveux blancs.
Aux forces du vieillard leur sève s'est unie ;
Ces deux fardeaux si doux suspendus à sa vie
Le font vers son tombeau marcher à pas plus lents.
La nature aujourd'hui leur ouvre son mystère.
595 Ces beaux fruits en tombant vont perdre la poussière
Qui dorait au soleil leur contour velouté.
L'amour va déflorer leurs tiges chancelantes.
Je te livre, ô mon Dieu ! Ces deux herbes tremblantes.
Donne-leur le bonheur, si je l'ai mérité.

On entend deux coups de pistolet.

600 Qui se bat par ici ? Quel est donc ce tapage ?

Irus entre, la tête enveloppée de son mouchoir, Spadille portant son chapeau et Quinola sa perruque.

Que diantre faites-vous dans ce sot équipage,
Mon neveu ?

IRUS.

Je suis mort. Il vient de me viser.

LAËRTE.

Il était bien matin, Irus, pour vous griser.

IRUS.

Regardez mon chapeau, vous y verrez sa balle.

LAËRTE.

605 Alors votre chapeau se meurt, mais non pas vous.

Entrent Ninon et Ninette, toutes deux vêtues en religieuses.

Que nous veut à présent cet habit de vestale ?
Sommes-nous par hasard à l'hôpital des fous ?

NINON.

Mon père, permettez à deux infortunées
D'aller finir leurs jours dans le fond d'un couvent.

LAËRTE.

610 Ah ! Voilà ce matin par où souffle le vent ?

NINETTE.

Mon père et mon seigneur, vos filles sont damnées.
Elles n'auront jamais que leur Dieu pour époux.

LAËRTE.

615 Voyez, mon cher Irus, jusqu'où va votre empire,
On prend toujours le mal pour éviter le pire.
Mes filles aiment mieux épouser Dieu que vous.
Levez-vous, mes enfants ; - je suis ravi, du reste,
De voir que vous aimez Silvio toutes les deux.
Rentrez chez moi. - Ce jour doit être un jour heureux,
Et vous, mon cher garçon, allez changer de veste.

IRUS.

620 Ai-je du sang sur moi ? Mon oreille me cuit.

SPADILLE.

Oui, Monsieur.

QUINOLA.

Non, Monsieur.

IRUS.

Je me suis bien conduit.

Exeunt.

SCÈNE VI.

Ninon, Silvio, sur un banc.

La terrasse.

SILVIO.

Écoutez-moi, Ninon, je ne suis point coupable.
Oubliez un roman où rien n'est véritable
Que l'amour de mon coeur, dont je me sens pâmer.

NINON.

625 Taisez-vous ; - j'ai promis de ne pas vous aimer.

SILVIO.

Flora seule a tout fait par une maladresse,
Les billets d'hier soir portaient la même adresse,
C'est en les envoyant que je me suis trompé ;
Le nom de votre soeur sous ma plume est tombé.
630 Le vôtre de si près, comme vous, lui ressemble.
La main n'est pas bien sûre, hélas ! Quand le coeur tremble
Et je tremblais ; - je suis un enfant comme vous.

NINON.

De quoi pouvaient servir ces deux lettres pareilles ?
Je vous écouterai de toutes mes oreilles,
635 Si vous ne mentiez pas avec ces mots si doux.

SILVIO.

Je vous aime, Ninon, je vous aime à genoux.

NINON.

On relit un billet, Monsieur, quand on l'envoie.
Quand on le recopie, on jette le brouillon.
Ce n'est pas malaisé de bien écrire un nom.
640 Mais comment voulez-vous, Silvio, que je vous croie ?
Vous ne répondez rien.

SILVIO.

Je vous aime, Ninon.

NINON.

Lorsqu'on n'est pas coupable on sait bien se défendre.
Quand vous chantiez hier de cette voix si tendre,
Vous saviez bien mon nom, je l'ai bien entendu.
645 Et ce baiser du parc que ma soeur a reçu,
Avez-vous oublié d'y mettre aussi l'adresse ?
Regardez donc, Monsieur, quelle scélératesse !
Chanter sous mon balcon en embrassant ma soeur !

SILVIO.

Je vous aime, Ninon, comme voilà mon coeur.
650 Vos yeux sont de cristal, - vos lèvres sont vermeilles
Comme ce ciel de pourpre autour de l'occident.
Je vous trompais hier, vous m'aimiez cependant.

NINON.

Que voulez-vous qu'on dise à des raisons pareilles ?

SILVIO.

655 Votre taille flexible est comme un palmier vert ;
Vos cheveux sont légers comme la cendre fine
Qui voltige au soleil autour d'un feu d'hiver.
Ils frémissent au vent comme la balsamine ;
Sur votre front d'ivoire ils courent en glissant,
Comme une huile craintive au bord d'un lac d'argent.
660 Vos yeux sont transparents comme l'ambre fluide
Au bord du Niémen ; - leur regard est limpide
Comme une goutte d'eau sur la grenade en fleurs.

NINON.

Les vôtres, mon ami, sont inondés de pleurs.

SILVIO.

665 Le son de votre voix est comme un bon génie
Qui porte dans ses mains un vase plein de miel.
Toute votre nature est comme une harmonie ;
Le bonheur vient de vous, comme il vous vient du ciel.
Laissez-moi seulement baiser votre chaussure ;
Laissez-moi me repaître et m'ouvrir ma blessure.
670 Ne vous détournez pas ; laissez-moi vos beaux yeux.
N'épousez pas Irus, je serai bien heureux.
Laissez-moi rester là près de vous, en silence,
La main dans votre main passer mon existence
À sentir jour par jour mon coeur se consumer...

NINON.

675 Taisez-vous ; - j'ai promis de ne pas vous aimer.

SCÈNE VII.

Le Duc Laërte, assis sur une estrade ; irus, à sa droite, en habit cramoisi et l'épée à la main ; Silvio, à sa gauche ; Spadille, Quinola, debout.

Un salon.

LAËRTE.

Me voici sur mon trône assis comme un grand juge.
L'innocence à mes pieds peut chercher un refuge.
Irus est le bourreau, Silvio le confesseur.
Nous sommes justiciers de l'honneur des familles.
680 Chambellan Quinola, faites venir mes filles.
Ninon et Ninette entrent, habillées en bergères.

NINON.

C'est en mon nom, grand duc, comme au nom de ma soeur,
Que je viens déclarer à Votre Seigneurie
L'immuable dessein que nous avons formé.

LAËRTE.

685 Voilà l'habit claustral galamment transformé.

NINETTE.

Nous vivons loin du monde, au fond d'une prairie,
À garder nos moutons sur le bord des ruisseaux.
Nous filerons la laine ainsi que vos vassaux.
Nous renonçons au monde, au bien de notre mère.
690 Il nous suffit, seigneur, qu'une juste colère
Vous ait donné le droit d'oublier vos enfants.

LAËRTE.

Vous viendrez, n'est-ce pas, dîner de temps en temps ?

NINETTE.

Nous vous demanderons un éternel silence.
Si notre séducteur vous brave et vous offense,
695 Notre avis, monseigneur, est d'en écrire au roi.

LAËRTE.

Le roi, si j'écrivais, me répondrait, je crois,
Que nous sommes bien loin, et qu'il est en affaire.
Tout ce que je puis donc, c'est d'en écrire au maire,
Et c'est ce que j'ai fait, car il soupe avec nous.

Il entre un maire et un notaire.

À Ninon.

700 Allons, mon Angélique, embrassez votre époux.

À Ninette.

Il ne s'en ira point, ne pleurez pas, Ninette.
Embrassez votre frère, il est aussi le mien.

À Irus.

Et vous, mon cher Irus, ne baissez point la tête ;
Soyez heureux aussi ; - votre habit vous va bien.

FIN

PARIS LIBRAIRIE d'EUGÈNE RENDUEL, rue des
Grands-Augustins, n°22/.

EVERAT, IMPRIMEUR rue du Cadran, n°16.

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].